Document généré le 23 avr. 2024 16:36

Québec français

Notre roman vu de France

Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque, par Madeleine Ducrocq-Poirier, Paris, A. G. Nizet, [1978], 908 p.

Aurélien Boivin

Numéro 32, décembre 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56564ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1978). Compte rendu de [Notre roman vu de France / *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, par Madeleine Ducrocq-Poirier, Paris, A. G. Nizet, [1978], 908 p.] *Québec français*, (32), 50–50.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Notre roman vu de France

Vaste entreprise que l'ouvrage de madame Madeleine Ducrocq-Poirier, *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*. Échelonnée sur près d'un siècle et sous-titrée « Recherche d'un esprit romanesque », cette étude se divise en quatre grandes périodes qui correspondent à peu près à celles auxquelles nous ont habitués des historiens et critiques de notre littérature. Sauf que madame Ducrocq-Poirier met un terme à son étude en 1958, année de la publication des *Chambres de bois*, « une manifestation décisive de la nouvelle orientation romanesque » (p. 22). D'aucuns pourraient contester un tel jugement ou l'appliquer au *Libraire* de Bessette. D'autres souhaiteront que madame Ducrocq-Poirier corrige la première date du titre puisqu'elle analyse *les Fiancés de 1812*, publiés en 1844, *la Terre paternelle*, en 1846, et *Charles Guérin*, en 1853. Quitte à ajouter une courte étude de *l'Influence d'un livre* (dans sa version originale et non dans l'édition expurgée de l'abbé Casgrain en 1864) et de *la Fille du brigand* (1844) d'Eugène L'Écuyer, un roman important, trop souvent ignoré. Les dates sont fragiles dans un travail du genre, tout comme les justifications d'ailleurs.

La première partie du livre est consacrée au roman du XIXe siècle. Le lecteur familier des lettres québécoises connaît les prises de position de l'Église et de certains hommes de lettres sur les dangers du roman et l'état du suspicion dans lequel ce genre littéraire s'est développé chez nous. Madame Ducrocq-Poirier évoque ces difficultés et montre que notre roman a mis du temps « à gagner ses lettres de noblesse ». Le désordre dans lequel sont étudiées les œuvres est difficilement explicable, toutefois, et la présence du roman social *Jeanne la fileuse* étonne dans le chapitre des romans historiques. *À l'œuvre et à l'épreuve* et *l'Oublié* de Laure Conan, *Annibal* de Legendre et *les Mystères de Montréal* de Fortier y auraient par ailleurs figuré avantageusement.

Dans la deuxième partie (1900-1930), l'auteur s'intéresse d'abord à la stagnation du roman « rustique » qu'il associe au roman régionaliste et au roman de la terre, puis s'attarde au roman de la reconquête économique, à l'extinction du roman historique et d'aventures, et à l'avènement du « roman de l'homme », où le héros n'est plus le type d'une classe, ni le reflet d'une mentalité. La troisième partie (1930-1945) marque le passage de la campagne à la ville de l'espace romanesque et se développe autour de Robert Charbonneau, un écrivain injustement traité, selon madame Ducrocq-Poirier. Quant à la quatrième partie (1945-1958), elle correspond à l'âge d'or du roman psychologique et de l'introspection.

L'intérêt d'un tel ouvrage est évident. Il repose sur un éventail d'œuvres et fournit de bons résumés de chaque roman sélectionné selon des critères discutables. Ces résumés sont utiles pour quiconque ignore le contenu de tel ou tel roman. De plus, certaines analyses sont bien réussies, telles celles du *Débutant* d'Arsène Bessette et des romans de Charbonneau. L'auteur connaît particulièrement bien Charbonneau et toute la querelle qui l'opposa, à la fin de la dernière guerre, à quelques écrivains français, à propos de l'existence d'une littérature canadienne, différente de la grande littérature française. Toutefois le rôle que madame Ducrocq-Poirier lui fait jouer paraît quelque peu exagéré. On peut facilement contester qu'*Ils posséderont la terre* ait « imprimé une démarcation décisive au roman canadien-français ». Il y a, dans ce chapitre, d'autres affirmations qui gagneraient à être atténuées.

Certains reprocheront à l'ouvrage de madame Ducrocq-Poirier d'être trop général, de ne pas fournir une étude en profondeur de tel ou tel roman, de ne pas interpréter davantage, de ne pas insister suffisamment sur la problématique, la thématique. Il y a bien, çà et là, quelques liens qui unissent un roman à l'autre : *Robert Lozé, Marcel Faure, Jules Faubert* sont regroupés sous le thème de la reconquête économique. Pourquoi alors isoler *les Chasseurs de noix*, diront-ils, l'une des dernières versions de la légende de *l'Iroquoise*, si souvent exploitée dans notre roman ? Ne faut-il pas aussi accomplir un tour de force pour réunir dans un même chapitre *les Demi-civilisés* et *Bonheur d'occasion*, deux romans dont l'intrigue se déroule en ville ? Pourquoi, encore, ne pas analyser aussi dans ce chapitre *Au pied de la pente douce*, *les Plouffe*, *Au milieu, la montagne* ? Pourquoi, enfin, n'avoir pas regroupé les romans sous un plus grand dénominateur commun : roman historique, roman du terroir, roman régionaliste (trois réalités distinctes), roman de l'aliénation et de la révolte, roman psychologique ? Autant de questions qui font l'intérêt d'une lecture critique.

Quant aux biographies en première annexe, elles sont en général bien rédigées. (Il manque toutefois celles de quelques auteurs secondaires ou moins connus, tels Armand Yon, Donat Coste, Lyse Longpré...) Ces biographies ne sont cependant pas exemptes d'erreurs : Damase Potvin est né en 1879 ; il n'est pas l'auteur des *Récits d'autrefois* ; il a publié *Puyjalon* (et non *Puyjalou* — erreur répétée deux fois —), Colonel Arthur et Louis Village sont deux pseudonymes différents qu'il a utilisés au *Progrès du Golfe*. Il est mort à Québec et non à Bagotville. *Laure Clouet* a paru en 1961 (p. 729), « le Frère et la Sœur » de Doutre n'a rien d'un roman ; c'est un petit conte (p. 745). Antoine Gérin-Lajoie est né à Yamachiche et non à Yamamiche (erreur répétée quatre fois). Il faut lire Hubert Larue (ou LaRue) et non La Rüe, Éva Senécal et non Sénécal. Le père de Claude-Henri Grignon se prénommait Wilfrid et n'a rien à voir avec Edmond qui signait « Vieux Doc » (p. 767). Dantin n'a pu préfacer en 1902 le volume de *l'École littéraire de Montréal* de Charbonneau publié en 1935 (p. 856) ! *Montcalm se fâche* et *la Dame blanche* constituent le même recueil de contes (p. 710), Floris Bluther est le pseudonyme de l'architecte français Fernand Baboulène, etc.

De telles erreurs ou fautes abondent tout au long de l'ouvrage : Archives Savaète, au lieu d'Arthur (p. 45), Henri Bourasse, au lieu de Bourassa (p. 42), Pierre Baud, au lieu de Pierre Biard (p. 310), Segard, pour Sagard (p. 218), le roman de Jean Féron, *la Caverne du diable* devient *la Taverne du diable* (p. 223) et celui du frère Robustien *l'Écrin disparu* devient *l'Écrivain disparu* (p. 223), l'année canadienne au lieu de l'armée (p. 426), Lyse Longré, au lieu de Longpré (p. 602), Yes Thériault au lieu de Yves (p. 614). Sans parler des nombreuses autres coquilles qui déparent l'ouvrage ou du manque flagrant d'uniformité : la méthode choisie pour présenter les notes infrapaginales change tout à fait à partir de la quatrième partie ; les mêmes titres sont écrits tantôt avec la majuscule au premier substantif, tantôt avec la minuscule. Bref, l'éditeur n'a pas fait un travail soigné comme on est en droit de s'attendre pour un volume de ce prix. L'index des noms d'œuvres contient à lui seul une dizaine d'erreurs, sans compter les erreurs de classement. Madame Ducrocq-Poirier est ainsi desservie par son éditeur.

Le Roman canadien de langue française (pourquoi pas *le Roman québécois* ?) est certes une bonne étude pour les non-initiés, en dépit de ces lacunes. Il témoigne d'une longue fréquentation des lettres québécoises de la part d'une Française, titulaire de la chaire de littérature québécoise à l'Université de Paris, et dépasse en étendue (dans l'espace et dans le temps) tout ce qui s'est fait jusqu'ici, à l'étranger. L'on peut affirmer, sans se tromper, que l'étude de Madeleine Ducrocq-Poirier contribuera à mieux faire connaître la littérature romanesque québécoise en France et dans les autres pays francophones.

Aurélien BOIVIN

[1] *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*. Recherche d'un esprit romanesque, par Madeleine Ducrocq-Poirier, Paris, A. G. Nizet, [1978], 908 p.